

Un raconteur d'histoires peintes

Dans son atelier sur la côte basque, Jean-François Larrieu élabore patiemment une peinture unique, reconnue dans le monde entier. Rencontre avec un créateur de mondes imaginaires.

PORTRAIT

Né à Tarbes en 1960, il entre à l'âge de 11 ans à l'Académie de peinture François Villon. À partir de 1982 il s'installe à Paris et s'engage pour la cause artistique. Il devient en 1987 le cofondateur du comité de défense des artistes du Grand Palais ; Il fonde en 2006 le groupe « Écritures Exubérantes » au sein du Salon Comparaisons, qui comprend entre autres Robert Combas et Antonio Segui, et assure, entre 1995 et 2004, la présidence du Salon d'Automne. Vice-président de la Fondation Taylor depuis 2005, Il en est le président depuis 2010.

CONTACT : www.larrieu.fr et www.operagallery.com



L'Envol. 162 x 114 cm.



Dominant la baie de Saint-Jean-de-Luz, où croisent paresseusement quelques petits voiliers, la maison de Jean-François Larrieu, avec ses colombages bleus et ses solides pierres d'encorbellement, est typique de l'architecture basque. C'est ici, dans une quiétude lumineuse, que Jean-François Larrieu travaille, même s'il partage son temps avec la capitale qu'il rallie régulièrement. Président de la Fondation Taylor depuis 2010, chef du groupe « Écritures Exubérantes » au Salon Comparaisons, autant de fonctions qui le poussent à partager son temps entre Paris et son atelier sur la côte basque. Son atelier, justement. On y entre en traversant la maison. On fait alors face à une redoutable porte en bois à double battant, dont la monumentalité n'est pas sans rappeler celle de la *Porte de l'Enfer* de Rodin, hommage à l'auteur de *la Divine Comédie*. On interroge le maître de céans sur son origine ; elle provient en fait du Rajasthan : « *Si vous vous approchez, vous pouvez saisir son odeur particulière, musquée et épicée à la fois* » prévient l'artiste. Ici, à l'inverse de Dante, aucun cercle infernal à descendre, juste quelques marches. Une fois le seuil franchi, le visiteur se trouve dans un lieu baigné de lumière, éclairé par une haute verrière à la fois verticale et zénithale.

UNE PEINTURE SINGULIÈRE

Des souvenirs de voyage trônent en évidence, quelques affiches d'expositions délavées par le soleil, des châssis attendant d'être entoilés ; un peu partout un fouillis indescrivable de catalogues, monographies et livres témoigne de la passion de Jean-François Larrieu pour la peinture des autres, qu'ils soient anciens ou contemporains, occidentaux ou asiatiques. Cette soif de connaissance a toujours quelque chose de rassurant chez un artiste ; elle montre de manière candide son humilité, comme si la présence putative de ses pairs était nécessaire. Pourtant, la peinture de Larrieu est bel et bien unique. Singulière, même. L'artiste approuve. « *Je cherche à avoir mon écriture propre, une empreinte unique en quelque sorte. C'est, je crois, une volonté inconsciente de ne pas se fondre dans une mouvance, un style ou une école... Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas été marqué par les rythmes musicaux de Klee, les répétitions colorées de Kandinsky, les compositions éthérées de Miró... ou bien encore la manière globale et totale dont Hundertwasser appréhende la surface de sa toile.* » On peut certes trouver dans sa peinture des réminiscences des artistes qu'il cite – et de bien d'autres encore – mais pour autant il ne s'agit pas d'influences strictes. Sa peinture se rapproche davantage d'une forme d'écriture automatique, dont les formes constitueraient les consonnes et les couleurs les voyelles. « *Oui, ma peinture est une forme de poésie écrite à partir de mon propre langage, elle est le point de départ vers des mondes imaginaires.* »

LE HASARD DIRIGÉ

La première phase repose sur ce que Jean-François Larrieu nomme du « hasard dirigé » : le châssis est posé à plat sur deux tréteaux et le fond progressivement monté. De multiples couches de peinture sont étalées au couteau et raclées sur la toile qui prend ainsi forme. Petit à petit. Couche après couche. L'artiste n'est satisfait qu'à partir du moment où il trouve une richesse





« Ce qui m'intéresse, c'est la narration à travers les éléments géométriques que l'on retrouve d'un tableau à l'autre, c'est la façon dont toutes ces formes, additionnées les unes aux autres, créent un discours. »

de nuances et de textures qui lui conviennent. À ce stade, la toile, riche en matière, dense en empâtements, a des airs de peinture abstraite. A-t-il été tenté un jour de franchir le miroir, de sauter le pas pour aller vers l'absence de figuration ? « Non, avoue franchement Larrieu, j'ai trop besoin d'un rattachement au réel ; je n'ai pas envie d'aller vers l'abstraction pure. Je me nourris de mes souvenirs, d'émotions ressenties. C'est cela que j'essaie d'exprimer à travers ma peinture, » avance-t-il alors qu'il redresse le châssis pour le poser verticalement sur un des deux chevalets qui trônent dans l'atelier. « Pourtant, poursuit-il, le côté figuratif n'est en fait qu'une mise en scène, un prétexte pour raconter une histoire. Ce qui m'intéresse, c'est la narration à travers les éléments géométriques que l'on retrouve d'un tableau à l'autre, c'est la façon dont toutes ces formes, additionnées les unes aux autres, créent un discours, comme avec des mots. » Des carnets, remplis de croquis et de crayonnés hâtifs sont là pour nous

Ci-dessus :
En Provence.
114 x 146 cm.

À droite :
Arbre de vie et les
maisons des poètes.
162 x 114 cm.

signaler qu'une idée est toujours à l'origine d'une peinture. Pourtant, Jean-François Larrieu rejette l'étiquette de peintre conceptuel, si cher à Léonard de Vinci qui considérait que la peinture était avant tout « *cosa mentale* », une chose de l'esprit.

LA CIRCULATION DE L'ŒIL

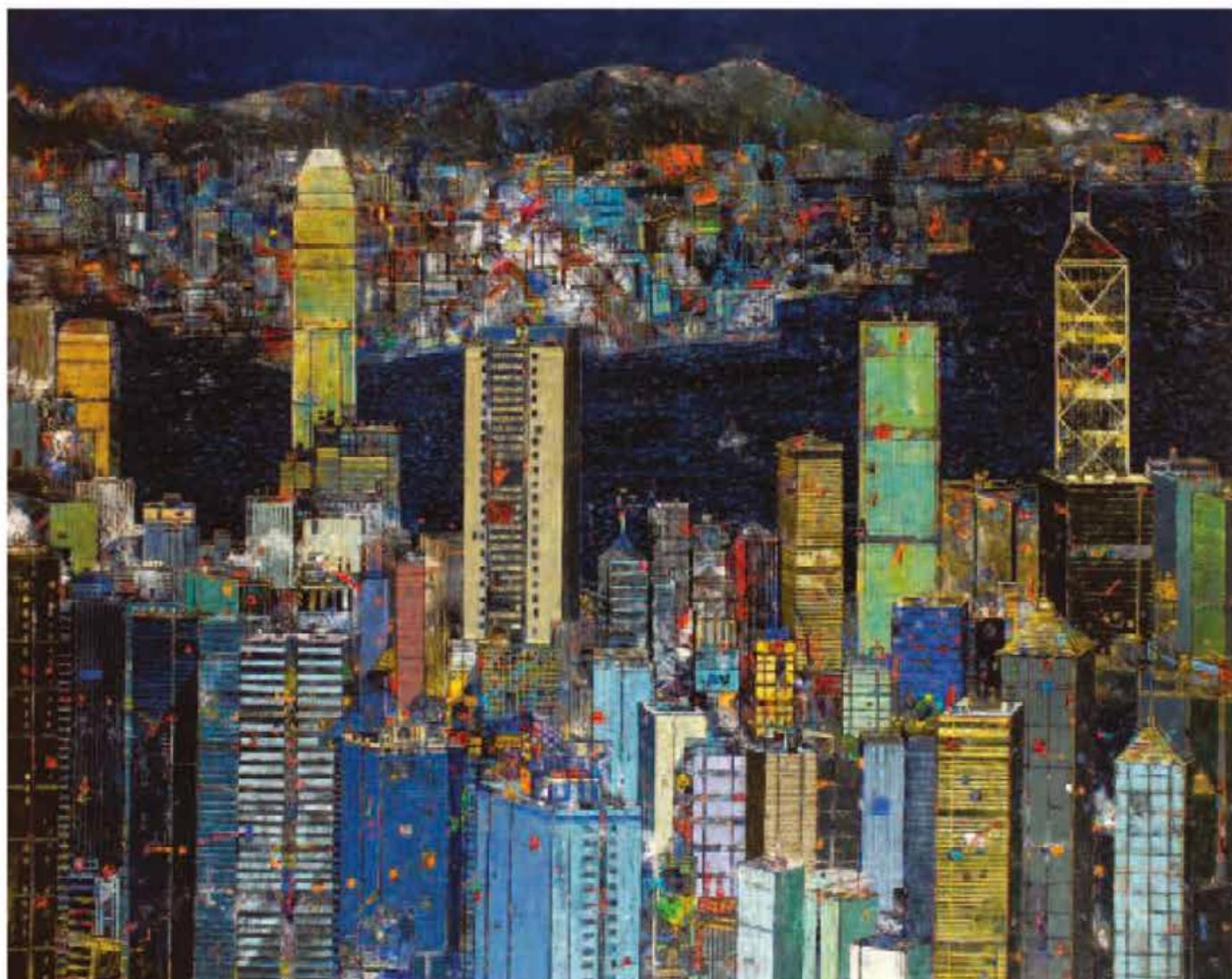
Jean-François se saisit alors, pour la phase suivante de son travail, de pinceaux fins. Très fins, même. Bien campé sur ses deux pieds, immobile, il entreprend alors de tracer en noir le dessin – ou plutôt la trame – de son œuvre. Quel décalage entre le format, souvent monumental, de sa toile, et la finesse de son pinceau ! L'artiste ne s'en émeut pas outre mesure : « Mes tableaux demandent beaucoup de travail. Quatre à cinq jours, à raison de neuf heures par jour. Je choisis mes pinceaux en fonction de leur nervosité et de leur précision diabolique » ajoute-t-il. À main levée, le geste reste toujours sûr. « J'ai besoin de cette structure sous-jacente

« Ma peinture est
une forme de poésie.
Écrite à partir de
mon propre langage,
elle est le point de
départ vers des
mondes imaginaires. »



La Grande Baleine. 97 x 146 cm.

Hong Kong la nuit. 130 x 162 cm.





L'ACRYLIQUE, LA TECHNIQUE QUI LUI SIED LE MIEUX

« Au début de ma carrière, dans les années 80, je peignais à l'huile, en glacis, de manière classique. J'ai également expérimenté nombre de techniques anciennes, telle que le médium à l'ambre, mais aujourd'hui l'acrylique m'accompagne parfaitement dans ma spontanéité. Si je devais attendre que chaque couche d'huile sèche, je perdrais le fil de l'œuvre en cours. Mes toiles ont une enduction acrylique, je peux créer des effets de texture à l'aide des médiums... L'acrylique est la technique la plus polyvalente qui soit! »



QUAND LA PEINTURE DEVIENT SCULPTURE

Pour Jean-François Larrieu, la sculpture est le prolongement de sa peinture. Ses tableaux débordent désormais de leur châssis pour entrer de plain-pied dans la 3D. Il s'agit pour l'artiste de mettre en trois dimensions le même vocabulaire plastique qu'il a élaboré en deux dimensions au cours des années. « Cela permet de comprendre davantage l'impact et le pouvoir créatif de mes éléments, d'en capter la poésie et d'entrer plus avant dans le mystère » précise l'artiste. Pour cela, il extrait certains éléments de son alphabet pour en faire des objets en résine peinte qui sont ensuite assemblés en un maillage et un enchevêtrement de filins. Ses sculptures sont pour l'instant de petit format, mais pour l'instant seulement car l'artiste souhaite atteindre des formats monumentaux, ne sont pas sans rappeler l'équilibre et la grâce des stables de Calder. C'est là un des axes de création qu'il a à cœur de développer.



« Le thème de l'arbre est un élément récurrent dans mon travail ; depuis mes débuts en fait. C'est une forme d'hommage à la nature, qui nous précède et nous survivra. Ici, il est juxtaposé à des éléments architecturaux. La composition repose sur une tension calme entre les arabesques des branches, les formes ondulantes du premier plan et les tracés rectilignes – aussi bien verticaux qu'horizontaux – des bâtiments à l'arrière-plan. »

qui me guide ensuite, lorsque je viens poser les différentes tonalités. » Puis vient le temps de la couleur : il s'agit alors d'accentuer certains contrastes, d'en éteindre d'autres... de jouer des répétitions de tons et de formes. Un ton posé se doit d'être rappelé à plusieurs endroits de la toile : on évite ainsi la cacophonie. Ici, l'œil circule, chemine à travers la peinture : guidé, il se heurte là à un empâtement, remonte l'axe d'une longue verticale, se repose un instant sur un damier ocre et rouge avant de reprendre sa route en suivant une succession courbe de triangles bleu céruleum. Toujours en mouvement, le regard ne se fatigue pas pour autant. Perpétuellement sollicité, il ne sature jamais, grâce aux rythmes de formes et de couleurs. Pour Dante, les enfers étaient concentriques ; chez Jean-François Larrieu, le cercle est au contraire source de vie et de mouvement.

Texte : Laurent Benoist.
Photos : Bénédicte Favarel.